

Festival des films du monde

Comment se porte la violence?

par Diane Poitras

En juin dernier, lors du Festival international de films et vidéo de femmes de Montréal, je me réjouissais de voir des femmes cinéastes aborder la question de la violence. Non pas la violence faite aux femmes (d'un point de vue de victime) mais en tant qu'un aspect de la vie des femmes qui n'avait pas encore été exploré. Quelques semaines plus tard, au Festival des films du monde (FFM), alors que je ne m'y attendais pas du tout, je me suis enfarinée dans quelques films de femmes extrêmement «heavy», explorant cette même problématique du rapport entre les femmes et la violence. Et je suis restée perplexe.

Boys Next Door, avait présenté au FFM, l'an dernier, un long métrage remarqué sur les jeunes fugueurs, *Suburbia*. Elle a aussi réalisé un documentaire sur la musique «punk-rock», *Decline of a Western Civilization*. De plus, le résumé du programme présentait le film comme étant documenté à partir de rapports du FBI sur les crimes juvéniles. On pouvait donc s'attendre à quelque chose de sérieux.

Le film s'ouvre sur une série de photos de criminels notoires accompagnées d'informations sur leur enfance, leur milieu socio-familial, et de divers commentaires sur la criminalité contemporaine. Commence ensuite l'histoire fictive de ces deux jeunes hommes d'origine plutôt modeste et qui, au sortir de l'école secondaire, se savent condamnés à un avenir fermé et aliénant. Frustrés, ils réagissent par la délinquance, la fugue et finalement, le crime violent.

Le scénario est tout à fait crédible ; les personnages aussi. Là n'est pas le problème. La question est de savoir s'il est

nécessaire, pour bien servir le sujet, de faire l'inventaire de toute cette violence dont nous avons de toute façon un compte rendu quotidien dans le journal le plus vendu en ville. L'autre question est de savoir si nous avons encore envie de voir ce genre de films. De plus, l'intérêt sociologique que prétend avoir ce film est des plus faibles, du genre : la délinquance fourmille dans les milieux défavorisés. Et puis, pas un mot sur le dénominateur commun entre toutes les victimes de cette violence : une jeune fille qui a le front de prendre la défense d'une femme âgée, un pompiste étranger, un homosexuel et une prostituée. Tous des déviants par rapport à la loi mâle, hétérosexuelle, blanche et anglophone.

Le cinéma n'a pas à être nécessairement didactique, d'accord. Mais il me semble que le début à saveur sociologique de *The Boys Next Door* ne sert qu'à légitimer tout ce sensationnalisme construit sur un montage rapide, une musique séduisante et une violence omniprésente. Bref, tous les ingrédients nécessaires pour en faire un succès commercial !

Scène du «Visage pâle»

Le masochisme : rapport amoureux normal ?

Je savais davantage à quoi m'attendre en allant voir *Séduction : la femme cruelle*, une histoire de sado-masochisme écrite et réalisée par les Allemandes Elfi Mikesh et Monika Treut. La pornographie et l'érotisme étant des questions très actuelles, j'étais curieuse de voir comment des cinéastes les aborderaient. Elles ont voulu faire ce film, entre autres, parce que «les femmes ont beaucoup de mal à accepter l'agressivité comme partie intégrante de l'amour ; de même que les liens entre l'amour et la violence». Et elles se disent fatiguées de toujours voir l'amour présenté comme nécessairement sentimental.

L'intrigue se déroule dans une galerie où Wanda, la meneuse de jeu, présente des spectacles érotico-sado-maso avec le concours de ses amants et amantes. La réalité et l'imaginaire se confondent sans cesse au gré des fantasmes des personnages.

En entrevue, les réalisatrices m'ont avoué : «Le masochisme n'est pas une maladie mais une sorte de rapport amoureux normal. C'est aussi une des composantes fondamentales de toute relation amoureuse normale.» Comme la plupart des intervenant-e-s (féministes ou non) dans ce débat, Mikesh et Treut ont du mal à donner une définition satisfaisante de la pornographie. «Nous ne sommes pas d'accord avec cette définition de la pornographie qui se base sur le lien entre sexualité et violence. La pornographie, c'est tout ce matériel inintéressant qui



montre la sexualité génitale. Je pense que cela ne peut pas être dangereux tellement c'est ennuyant et stupide. En fait, il n'y a aucune raison d'en parler.» Voyons voir : «Et que faites-vous des femmes qui se font battre, violer et assassiner ?» Et Monika Treut de répondre : «Les mouvements des femmes, à travers le monde, se gourent lorsqu'ils abordent la question de la pornographie. Je ne pense pas qu'il y ait un lien direct entre l'existence de la pornographie et l'existence des abus sexuels. On ne peut pas prouver qu'un violeur ou un homme qui bat sa femme le fait immédiatement après avoir vu un de ces films.»

Une telle affirmation serait effectivement mécanique et simpliste. Mais de là à nier l'influence sociale d'une production culturelle uniformément basée sur des rapports de domination (à caractères sexuel, racial ou autres)... Par ailleurs, les féministes repensent de plus en plus ce postulat qui pose la violence comme étant du domaine exclusif des hommes. Pourquoi cela serait-il vrai alors que nous rejetons l'idée que la douleur, la patience et la soumission sont le lot des femmes ? Mais ce qui m'agace dans ces films c'est qu'il me semble que les réalisatrices tombent dans le bon vieux piège d'être «aussi bonnes que les hommes», en récupérant ce sujet masculin par excellence. Mais tiennent-elles compte du fait que la violence a une signification pour les femmes qu'elle n'a pas pour les hommes ?

Et du côté des hommes...

Lors de la projection de *Visage pâle*, de Claude Gagnon, j'avoue avoir sursauté en entendant le personnage principal dire : «J'ai manqué de me faire violer.» Combien de fois au cinéma avez-vous vu un homme, voire un héros (tombeur, sportif, athlétique, tout le kit), parler de lui-même comme d'une victime d'une agression sexuelle ?

Ce héros, dont les initiales, C.H., sont imprimées sur son chandail de hockey, c'est le «yuppie» québécois : blanc, francophone, champion aux échecs, il s'entraîne à la boxe «mais pas pour se battre, juste pour rester en forme». Son revenu lui permet de posséder un camion 4 X 4, une planche à voile, et sans doute de payer une pension alimentaire à la mère de ses enfants. Un peu mêlé dans ses aventures et ses histoires d'amour, il



«Amère récolte» (Angry harvest) de Agnieszka Holland (prix de l'interprétation masculine). Un très beau film à surveiller !

décide d'aller faire une retraite dans le bois. Mais sa présence a le don d'irriter les machos du village qui multiplient provocations et harcèlements jusqu'à ce que la violence éclate. C'est avec l'aide de Peter, un Amérindien, que C.H. réussira à sauver sa peau et à fuir.

Cette première partie n'est pas sans rappeler *Delivrance*, de John Boorman, mais en plus subtil. De toute évidence, Boorman s'était terriblement amusé à construire un climat de violence. À partir d'un noyau dramatique semblable, Gagnon lui, aborde la violence d'un point de vue plus critique. Les scènes de batailles qui auraient pu donner lieu à une orgie de sang et de coups de poing sont tournées avec beaucoup moins de complaisance qu'on a l'habitude d'en voir au cinéma. Ses personnages sont aussi moins stéréotypés : face à la menace de plus en plus grande, C.H. a peur... comme n'importe quel zig dans la même situation. Ses agresseurs ne sont ni débiles comme dans *Delivrance*, ni gros-gras comme les *bums* locaux que nous montre parfois le cinéma québécois. Je me retrouvais agréablement surprise, pour une fois, surtout que

Gagnon prend la peine de nommer la peur : la peur de la violence, la peur de mourir, ce qu'on nous montre rarement du côté des hommes. Mais s'il conserve une attitude critique lorsqu'il explore les rapports des hommes entre eux, il l'est beaucoup moins quand il aborde les rapports hommes/femmes. À partir du moment où C.H. rencontre la jeune Amérindienne, le ton devient plus conventionnel et décevant. C.H. se tire mal de ses histoires d'amour, on l'a pressenti au début. Mais là vraiment... ce long monologue pour justifier son départ donne l'impression qu'il tente de convaincre autant le public que sa partenaire.

Enfin, la musique, agréable au début, finit par agacer à force d'être insistante, tant pour les dialogues qu'elle rend presque inaudibles, que lors des scènes muettes où parfois elle n'ajoute rien.

Malgré ces réserves, le film* en vaut la peine, ne serait-ce que pour se rendre compte que certains héros évoluent. ✕

**Visage Pâle* sort en salle à Montréal, Québec, Trois-Rivières et Sherbrooke à compter du 11 octobre.